




NATALIE MOJŽÍŠOVÁ

Université Masaryk de Brno, République tchèque

 <https://orcid.org/0000-0002-6887-8026>

## L'amour et la révolte dans *Le couteau sur la table*, roman de Jacques Godbout

The revolt in Jacques Godbout's novel *Le couteau sur la table*

ABSTRACT: The novel depicts the relationship of a young couple living in Montreal. The poetics of the text not only provides the reader with an unusual aesthetic experience but also reveals interesting details about life in Canada in the 1960s. We will introduce the main characters of the novel and focus on some of its aspects, especially those moments where the political situation, whether historically distant or recent, is reflected in the life of modern society. The sixties of the twentieth century were imbued with a desire to resist authority which was lived collectively and also as an individual issue. In the novel, the theme of revolt is portrayed on both these levels, but it shows that it is not always easy to realize one's ideas in practice.

The structure of the novel which refers to the influence of *nouveau roman* is composed of fragmentary narrative, repetitive allusions and unfinished sentences. Using all these techniques Jacques Godbout has created a captivating text, fascinating especially by its disquieting dynamics.

KEY WORDS: love, tension, revolt, Canada, Montreal, *nouveau roman*

*Je laissais à Madeleine le soin de  
consoler Patricia et le plaisir de m'écouter*

« Un très beau roman, passionnant et poétique... un témoignage prenant... »<sup>1</sup>. Tel est un des commentaires du roman de Jacques Godbout *Le couteau sur la table* dont la première édition a été publiée en 1965. Si les lecteurs passionnés peuvent discuter sur la notion de *beauté*, dont la définition restera fort probablement à jamais équivoque, les épithètes *passionnant* et *poétique* sont, en re-

---

<sup>1</sup> La citation vient du commentaire rédigé par Étienne Lalou de l'Office de Radiodiffusion-Télévision Française (ORTF). Il s'agit d'un des commentaires publiés sur la quatrième de couverture de la deuxième édition du roman publiée chez Boréal compact en 1989.

vanche, parfaitement pertinents et indiscutables. Le roman raconte une histoire amoureuse, difficile et ardente, dans le Canada des années soixante. Le texte est révélateur de plusieurs détails historiques, ce qui confirme également la justesse du terme *témoignage* évoqué dans la louange de ce roman. Nous avons le plaisir d'en partager quelques extraits dont le but sera de montrer l'approche poétique de l'auteur, la tension créant la toile de fond tout au long du récit et enfin le côté historiographique de ce dernier. Nous esquisserons tout d'abord certains traits de la vie du couple amoureux et citerons quelques extraits concernant la réapparition inquiétante du *couteau*. Ensuite, nous passerons au témoignage sur le Canada, notamment pour pouvoir observer l'impact de l'Histoire et celui de la situation politique de l'époque sur la vie quotidienne des personnages. Un des phénomènes observés sera celui du goût de la révolte.

Par sa construction fragmentée, par l'agencement aléatoire des parties du récit contenant des phrases coupées ou incomplètes, des sauts thématiques difficilement prévisibles et, enfin, par l'absence de toute description des personnages, la structure du texte corrèle avec les principes du *nouveau roman*. L'intrigue est opaque, non explicite, et le dénouement suspendu, le texte dispose pourtant d'un dynamisme troublant qui procure une lecture passionnante.

## Le couple

Le sujet principal est celui d'une relation amoureuse qui est loin d'être sereine. Le narrateur même avoue son incompréhension en faisant une remarque amère : « Encore aujourd'hui, je n'arrive pas à m'expliquer ce besoin que j'avais d'une femme qui me fût à ce point étrangère » (GODBOUT 1989 : 36). Les traits du couple n'apparaissent que par des mentions et ne deviennent pas plus univoques au fil du récit. Dès le début, une certaine tension émane du texte, celle-ci ne cessera d'augmenter. Des non-dits, des détails non partagés avec l'autre, des mensonges quoique rares passionnent le lecteur qui se trouve *volens nolens* magnétisé par ce texte qui n'a, de prime abord, rien d'extraordinairement attachant.

Dès le début du récit, un certain malaise s'installe. Patricia, la partenaire du narrateur, présente ce dernier à ses parents comme étant professeur à l'Université, ce qui n'a aucun lien avec la réalité, donc avec son statut de militaire professionnel. Sa bien aimée, habituée à une vie confortable, ignore complètement la situation financière plutôt difficile de son amoureux qui se donne une grande peine en cherchant des moyens. Il se débrouille tantôt en jouant (et surtout en gagnant) aux cartes, tantôt en écrivant des « reportages indiscrets sur la vie du camp » pour enfin profiter de sa situation en se faisant payer « par les uns pour

ne pas écrire certains articles, par les autres pour parler d'eux, ce qui rapportait trois fois plus que les textes eux-mêmes» (GODBOUT 1989 : 45). Le fait de taire sa situation réelle à sa fiancée n'est probablement pas unique ni dans l'univers littéraire ni dans la vie réelle, il provoque pourtant un certain trouble. L'éventuelle idylle est donc brisée dès le début du roman.

Patricia n'a jamais su quel mal je me donnais pour satisfaire à ses caprices, et l'eût-elle deviné qu'elle se serait détournée de moi. L'argent depuis toujours lui était un objet familier, nécessaire, usuel. Son père, juif tchécoslovaque qui avait établi un réseau de stations-service, sa mère, Irlandaise, héritière d'un commerce de tissus, l'avaient élevée dans un luxe solide fait de sécurité et de beauté. Patricia, à cet héritage, avait ajouté un goût certain pour l'aventure et une insouciance naturelle à son âge. Je venais d'une famille beaucoup plus modeste.

GODBOUT 1989 : 45

La description des personnages, celle de l'aspect physique et des traits de caractère, est absente. Il n'est pourtant pas difficile de deviner que Patricia est une belle fille. La poésie du texte permet au lecteur de créer sa propre vision de l'univers relaté, l'imagination est néanmoins guidée de sorte que le doute au sujet de l'apparence de Patricia est exclu : « Dans ces moments tendus, Patricia dénouait ses cheveux qui caressaient au ralenti son visage blond, puis tombaient à la naissance des épaules » (GODBOUT 1989 : 89). Le physique de la jeune femme n'étant pas explicitement décrit, l'auteur laisse surgir l'impression globale au fil du récit.

Patricia, qui éclatait de beauté dans ces lieux tristes, qui se refusait à peine, fit bander, j'en suis bien sûr, chacun de ces simples fonctionnaires de la Canadian National Railway, guindés dans leur uniforme bleu waterman avec képi de général français et qui prenaient tout leur temps – c'est-à-dire celui du train – pour la détailler comme à l'encan le paysan détaille une bête qu'il sait ne pouvoir se payer. Patricia se faisait alors garce, riant trop fort trop longtemps, s'accrochait à mon cou comme une guirlande de chair.

GODBOUT 1989 : 78

Dans la suite du roman, Patricia prend un amant, un étudiant d'origine britannique, plus âgé qu'elle. Cela ne provoque aucun changement apparent dans la vie du couple qui continue de vivre ensemble, Patricia insistant de temps à autre (quoiqu'en vain) à présenter son amant à son partenaire, à savoir au narrateur. Un peu plus tard, ce dernier rencontre Madeleine qui joindra le foyer sans pour autant remplacer Patricia. La légèreté avec laquelle le couple adjoint d'autres personnes est étonnante et certainement rare dans les sociétés occidentales. Mais on peut estimer que cette insouciance joyeuse faisait partie de la libération de la jeune génération des Trente glorieuses que le monde aura connue tout au long des années soixante.

Le reste de la semaine Patricia écrivait. Elle mangeait beaucoup, allait nager tous les jours dans une des piscines du Y.W.C.A., ne venait dans notre chambre que lorsque Madeleine l'en priait (le grain de quatre seins qui s'affermissent sous mes lèvres).

GODBOUT 1989 : 112

L'amour du couple est intense, profond, paraît-il, mais en même temps tendu, la nervosité s'infiltrant successivement. Le lecteur est constamment exposé à une dissonance qui est perpétuée tout au long du roman.

Des soirs comme ça, quand elle prend la forme d'une colombe inquiète ; j'ai vite la folle envie de lui arracher ses plumes les unes après les autres : je t'aime, beaucoup, passionnément, à la folie, jusqu'à ce que son corps nu et rose tremble de froid.

Cette nuit les vents soufflaient si fort qu'on eût dit qu'ils voulaient balayer la terre entière ; elle serait alors morte de tuberculose, certainement...

GODBOUT 1989 : 87

Le lecteur n'apprend que très peu sur le narrateur même, pour composer le portrait de ce dernier il faut donc se contenter des allusions et observer le déroulement de l'histoire. Grâce aux références liées à la situation politique de l'époque, il est possible, au moins, de situer l'âge du narrateur qui semble être proche de celui de l'auteur.

C'est que j'ai la trouille et que j'attends tous les jours l'anéantissement promis. Tu sais : le jour où les Américains lancèrent cette bombe et que Tokyo capitula j'avais douze ans nous étions très fiers d'être si près des U.S.A., alors avec les copains nous avons joué pendant deux jours – sans nous lasser – aux aviateurs américains et aux morts japonais, qu'est-ce que nous avons tué comme Japonais ! Pourtant ils me sont restés sur le cœur depuis ce jour-là je crois.

GODBOUT 1989 : 94

Le narrateur avoue vivre des moments d'angoisse et d'inquiétude dont l'origine reste inexplicée. L'ambiance du récit devient ainsi déstabilisante, le questionnement sur les causes éventuelles s'impose, bref, le lecteur n'est pas exposé à une expérience reposante, bien au contraire. Comme si le protagoniste était paralysé par une interrogation peu compréhensible.

Ce n'est pas tant mourir qui m'effraie comme de laisser *tout cela inachevé*. Mes bonnes intentions et mes mauvaises pensées, mes amours et le choix politique, qu'est-ce que je suis venu fiche ici, ce n'est plus mon pays, cela l'a-t-il jamais été ? [...]

– Tu t'habilles ?

Et ça, au creux de l'estomac, qu'est-ce que c'est ? La peur, la grande chienne de peur, l'énorme chiasse, le trou devant soi : être inutile, je suis inutile, tu es inutile.

– Je t'attends.

GODBOUT 1989 : 57

L'inquiétude du narrateur est contagieuse d'autant plus que les éléments préoccupants émergent tout au long du récit, comme la notion du couteau, par exemple. Il s'agit d'un détail récurrent, à peine perceptible, mais vu le titre du roman, le lecteur y porte davantage attention. Sa réapparition peu régulière mais certaine, amplifie le dynamisme du récit et nourrit l'impatience et l'attachement du lecteur.

Au plafond par intermittence des rais d'abord en forme de poires, puis de couteaux, s'allongeaient subitement chaque fois qu'une fois qu'une voiture quittait King Street pour venir s'engouffrer dans le Lakersshore Drive [...].

GODBOUT 1989 : 43

Les associations liées au couteau peuvent paraître excessives voire extravagantes comme dans l'extrait suivant :

Dans le train pour Montréal : les porteurs noirs à casquette rouge galonnée d'or tendaient des rideaux kaki, relevaient les banquettes, assouplissaient les oreillers, déplaient des couvertures à odeur de naphthaline avec des gestes précis, efficaces, qui faisaient songer à une lame de couteau qui s'enfonçait...

GODBOUT 1989 : 64

En tout cas, le couteau reste un objet mystérieux, auquel le narrateur semble être excessivement attaché. Or, l'importance de cette obsession reste énigmatique voire déconcertante<sup>2</sup>.

Mais ça n'y paraît pas : c'est ça l'art, le secret, le vrai (tu achètes un poignard en argent sur la lame duquel un ouvrier a écrit à coups de marteau : *mi vida para un amor*, mais tu ranges le couteau dans un tiroir, tu ne le montres surtout pas ; faut rien afficher Pedro, rien). Patricia avait ce sens inné de la dissimulation : je ne l'ai jamais vue pleurer, tu entends Pedro ?

GODBOUT 1989 : 94

Le texte ne se contente pas de traiter une histoire amoureuse, cette dernière étant ancrée dans un contexte plus large, notamment dans celui de la so-

<sup>2</sup> Le doute lié à cette lecture paraît permis, voire compréhensible comme le prouvent les notes dans le livre sur les marges du texte effectuées par le lecteur précédent, l'exemplaire dont nous disposons étant acheté en seconde main.

ciété canadienne, québécoise et montréalaise. La mention du narrateur « mon peuple [...] a assez souffert et j'ai pour maîtresse la fille d'un ennemi » (GODBOUT 1989 : 43) fait allusion aux événements historiques qui reposent, dans le contexte canadien, notamment dans de nombreux conflits politiques, culturels, commerciaux et militaires entre les Britanniques et les Français. Malheureusement pour ces derniers, le bilan des affrontements était trop souvent défavorable aux Français et l'amertume des pertes restait pesante encore de longues années plus tard. Dans le texte godboutien, le fardeau de la diversité conflictuelle ancestrale prouve à quel point « chaque rencontre d'une histoire personnelle avec l'Histoire entraîne inévitablement une série de questions sur l'identité et l'altérité » (VURM 2006 : 88).

– A l'ouest dans la montagne un ghetto monstrueux où des châteaux réservés aux seigneurs d'Albion dominant cette ville qu'un million d'esclaves français, de leur sang...

– Don't be ridiculous !

– Je ne suis pas ridicule : tu n'as pas encore compris notre romantisme ; il faudra t'y faire : car cela se situe à mi-chemin entre une hargne baroque, absurde, et une tendresse d'épagueul.

– Oh forchrissake do you *have* to be so pompous !

– C'est mon côté versailles. Nous avons tous une allure son et lumière ça... mais rassure-toi, c'est vous qu'êtes propriétaire des châteaux...

GODBOUT 1989 : 89

L'identité est un sujet fréquent dans les conversations du couple et il n'est pas rare de voir les deux amoureux se taquiner à l'égard de leurs origines respectives. Si le narrateur d'origine francophone montréalaise rappelle la souffrance des Québécois, la charmante Patricia ne se laisse pas attendre avec ses commentaires caustiques :

Vous êtes tous épuisés, les Français, que vous veniez de France, du Québec ou de Navarre ... ça vous fait mal de n'avoir pas inventé la civilisation du XX<sup>e</sup> siècle, alors vous marmonnez dans votre coin comme de vieilles femmes à l'asile... [...]

Pourquoi tu dis ça ? [...]

Parce que je m'en fous, de votre peau étriquée, de vos *sudden accesses* de moralisme, de votre plainte éternelle, de vos gémissements, et puis surtout yes surtout de toutes vos *idées*.

GODBOUT 1989 : 70

En évoquant la diversité de la société, le texte porte un témoignage sur le passé canadien mais aussi sur le passé de manière plus générale, comme le révèle, par exemple, une remarque concernant un Polonais, personnage une seule fois évoqué dans le roman. Ce dernier est décrit en tant que : « j'ai-choisi-la-li-

berté mais en était rongé de remords » (GODBOUT 1989 : 105). Tout lecteur étant familier à la situation dans l'Europe de l'Est d'avant la chute du mur de Berlin comprend immédiatement ce clin d'œil. Rappelons que le texte se réfère à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle, une des périodes les plus douloureuses pour la plupart des pays qui se sont retrouvés sous la dictature du régime communiste soviétique, dont la Pologne. Le fait que la vie dans un monde démocratique soit conditionnée par l'abandon des siens et de son pays natal peut paraître incompréhensible aux yeux de la population européenne actuelle. De nos jours, la démocratie et la liberté sont perçues comme des valeurs acquises, alors que l'Histoire même récente nous rappelle que ce n'était pas toujours le cas.

## La révolte

Les années soixante étaient « décennie qui au Québec était la période de la sortie du long marasme clérical et colonial d'une nation qui, en quelques années de la Révolution tranquille, essayait de rattraper la distance qui la séparait de l'époque de la modernité dans laquelle vivaient déjà ses voisins » (JAROSZ 2003 : 99).

Les changements sociaux au Québec datant de ces années-là représentent un tournant radical. L'État entreprend de nombreuses réformes et prend à sa charge la gestion des domaines (l'éducation, la santé publique et autres) qui étaient jusqu'au début des années soixante du XX<sup>e</sup> siècle sous la tutelle de l'Église catholique. Jacques Godbout né en 1933 était déterminé par ses positions anticléricales et par la volonté de s'engager dans le débat public notamment dans le milieu littéraire. *Le couteau sur la table* a été écrit à la veille de la Révolution tranquille, le désir de s'impliquer dans l'action est alors très présent dans le texte. Jacques Godbout a contribué au débat public notamment en participant à la fondation de la revue littéraire *Liberté*, périodique publié jusqu'à nos jours. Par son engagement personnel et par son écriture qui traite les réminiscences du passé de même que les besoins du présent, Jacques Godbout incarne l'écrivain québécois modèle de l'époque :

Chaque étape, diachronique (historique) ou synchronique (topologique), est une réaction au passé douloureux. La première est l'impuissance et le sentiment de perte [...]. La seconde est la revendication d'un projet commun, d'un pays et d'une littérature légitime, à l'origine du projet néonationaliste.

TREMBLAY 1999 : 78

Dans son roman, Jacques Godbout décrit les jeunes intellectuels montréalais en tant que discuteurs acharnés se retrouvant régulièrement dans diverses

tavernes montréalaises, passionnés tout d'abord par l'Histoire canadienne, n'oubliant pas de rappeler les blessures vécues par le peuple francophone (donc le « passé douloureux » évoqué dans le commentaire ci-dessus). En même temps, dans de nombreux débats cités dans le roman, l'actualité de l'époque n'est pas négligée non plus :

Mais notre régiment avait été décimé en 1760 et depuis deux cents ans nous n'avions repris les armes (bien attendu vers 1837 des patriotes que les Anglais avaient pendus et puis Louis Riel là-bas dans les plaines mais). Les armes avaient rouillé sous le banc-lit.

– Loufoques ! Aujourd'hui ! Alors qu'on risque de se taper sur la gueule à grands coups de bombe atomique ! Et vous rêvez d'une bataille gagnée en deux feux de mousquets et trois coups d'arquebuse !

GODBOUT 1989 : 109

Rappelons qu'en 1760, après plusieurs années de combats, les Français ont définitivement perdu le territoire canadien qui est devenu dès lors britannique. La domination de l'Empire devenant de plus en plus insoutenable aux yeux de la population du pays, ses représentants se sont regroupés afin de créer une opposition face au gouvernement britannique. En 1837, l'autre date citée, les tensions aboutissent aux émeutes et aux affrontements armés. Le mouvement ayant été étouffé par les autorités, cette période agitée s'est terminée par de nombreuses arrestations, exécutions et expulsions des opposants<sup>3</sup>.

Louis Riel, enfin, évoqué lui aussi dans l'extrait, était militant politique engagé lors des rébellions revendiquant les droits des Métisses dans la région des Prairies canadiennes (appelées aussi les Grandes Plaines d'où la mention dans l'extrait cité). La perception de Louis Riel est partagée en deux points de vue fortement opposés, les uns le prenant pour un bandit, d'autres le célèbrant comme héros national<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> La presse de l'époque regrette le manque de cohérence et d'unanimité des Patriotes séparés en deux fractions – celle des modérés et celle des plus radicaux. La concorde québécoise était manifestement un but difficilement atteignable même au sein du mouvement où on pourrait s'attendre à une certaine facilité consensuelle étant donné les circonstances urgentes et les idéaux communs. « Il y a trouble et division parmi les patriotes de Québec dans un moment où l'union et le concours unanime de toutes les volontés étaient devenues plus nécessaires que jamais. [...] La discorde escortée par les petites jalousies, les petites rancunes, les petites vanités, les petites ambitions, est venue jeter ses brandons enflammés au milieu de nous ». (*Le Canadien*, 31 mai 1837, p. 3 cité par GALLICHAN 1994 : 126).

<sup>4</sup> « Louis Riel est l'un des personnages les plus controversés de l'histoire du Canada. Les Métis voient en lui l'homme qui a su traduire leurs aspirations avec éloquence et ils le considèrent comme un héros. En 1885, la majorité des colons de l'Ouest canadien le tenaient pour un bandit ; les habitants de cette région estiment aujourd'hui qu'il fut l'initiateur des mouvements d'opposition au pouvoir économique et politique du Canada central. Les Canadiens français ont toujours pensé qu'il fut une victime du fanatisme religieux et des préjugés raciaux de l'Ontario et



Le propos du jeune orateur romanesque fait donc allusion aux moments importants de l'Histoire canadienne où le triomphe avait été remporté par le dominateur. En faisant revenir le souvenir de la défaite, l'amertume et le ressentiment sont perpétués dans la société longtemps après les événements. La riposte qui suit, rappelant la menace nucléaire, donc le problème lié à l'actualité de l'époque, n'est pas anodine. L'expérience de la fin de la Seconde Guerre mondiale était relativement récente au moment du récit et la crainte liée au pouvoir destructif de l'arme atomique est clairement exprimée plusieurs fois dans le texte. Encore une fois, le Québécois se sent vulnérable, victime potentielle d'une puissance supérieure, confirmant ainsi la position des francophones qui ont joué « pendant longtemps le rôle du plus faible, du moins instruit, du retardé, du subordonné » (KYLOUŠEK 2006: 93).

Les jeunes intellectuels dans le roman godboutien s'investissent dans les débats avec ardeur, le goût de la révolte est pourtant lié davantage à un élan d'émancipation juvénile qu'à une véritable volonté de se lancer dans le combat pour une cause quelconque.

– Au fond: dans ce bordel on sert de l'eau bénite et on couche avec le vainqueur. Moi je vous le dis; nous vivons dans de la merde.

Gautier criait de plus en plus fort. Ce qui ne nous empêchait pas le lendemain matin de retourner accomplir un travail ridicule pour un maigre salaire, ce qui ne nous empêchait pas de trembler dans la crainte de le perdre ce travail, l'autorité... vertu d'obéissance ?

GODBOUT 1989: 121

L'incapacité d'agir est commentée avec un léger mépris tantôt à l'égard de la société québécoise d'antan :

[...] analyse mille fois recommencée, mille fois inutile, reprise d'une génération à l'autre, amenant chaque fois quelques adolescents à la révolte et puis au sommeil, bien entendu. Deux cents hivers semblables...

GODBOUT 1989: 93

tantôt à l'égard de la société contemporaine du récit :

...des rencontres inattendues [...] où des filles silencieuses satisfaisaient des orateurs à la recherche des foules. J'y pris vite l'habitude de discussions interminables et de confrontations inutiles avec des Européens en exil, rencontrés au hasard d'un no man's land culturel.

GODBOUT 1989: 105

---

qu'il ne méritait nullement la peine de mort. Depuis le décès de Riel, ses biographes et les historiens ont été influencés par l'une ou l'autre de ces attitudes. Dans la mort, il reste le personnage mystérieux qu'il était de son vivant» (*Dictionnaire biographique du Canada* : s.p.).

La copine du narrateur, Patricia n'a trouvé rien d'alléchant dans les débats entre les camarades dont les propos «la faisaient vomir d'ennui» (GODBOUT 1989 : 107). Finalement, le narrateur lui-même ne cache pas son désintérêt croissant. Ainsi, il n'est pas surprenant qu'il tranche le dilemme entre la vie soi-disant intellectuelle et celle de l'intimité du couple, en proclamant «ce printemps-là je n'aurais pas hésité deux secondes entre la révolution rêvée (cauchemar du salon) et le lit de Patricia» (GODBOUT 1989 : 120). La passion pour la révolte cède alors sa place à la vie amoureuse. Toute tentative de rébellion se dissout dans un manque d'effort et dans une passivité confortable et rassurante. Finalement, la révolte, un des sujets majeurs du roman, reste purement théorique, floue, sans aucune radicalité dans l'action.

J'ai ouvert une énorme cruche de chianti que je déguste à jeun pour la joie, pour la terreur, pour l'ivresse qui arrive sur un cheval blanc je vous salue Benito Fiat et Vatican, une énorme cruche de vin rouge comme l'amour, une cruche pour noyer les fascistes, les chrétiens à charte romaine les colons les capitalistes les imbéciles les évêques les empêcheurs de pousser droit une énorme cruche où cacher notre petitesse, notre mesquinerie...

GODBOUT 1989 : 118

Comme le narrateur, Jacques Godbout, lui aussi, avoue une légère réserve à l'égard de certains cercles de jeunes intellectuels montréalais. L'auteur était conscient du clivage entre d'un côté «ses» compagnons, dans la plupart des cas écrivains, et les groupements aux ambitions davantage politiques que culturels de l'autre. En fait, la fondation de la revue *Liberté* était une sorte de réaction des littéraires à l'activité des cercles orientés vers des sujets exclusivement politiques. D'ailleurs, *Le couteau sur la table* est dédié aux collègues de la revue «Pour ceux de *Liberté* en signe d'amitié».

Puisqu'aux yeux de l'auteur lui-même, l'intérêt central était la littérature, on peut estimer que l'opacité, le caractère indécis et vague des débats politiques cités et commentés dans le texte, manifestent son recul par rapport à cet univers rêveur et peu efficace. Ou alors, s'agirait-il de l'auto-ironie, voire de l'autocritique faisant preuve de lucidité du jeune Godbout ?

## Conclusion

Les quelques extraits cités ont démontré, nous l'espérons bien, les traits fondamentaux de ce texte passionnant. Le roman *Le couteau sur la table* arrive à porter un témoignage sur une certaine époque tout en restant éminemment poétique. Nous avons souligné notamment la tension omniprésente issue d'un

déséquilibre entre le débit de la narration, dense et concise, qui se heurte à la lenteur de l'action. Phrases coupées, conversations inachevées, changements de sujet inattendus, débats sur la nécessité d'un engagement d'un côté, et passivité, abandon de l'autre procurent au texte un dynamisme captivant.

Une certaine inquiétude, nous l'avons vue dans la vie du couple et dans le questionnement introspectif du narrateur, se fait sentir également dans la société, notamment parmi les jeunes. Le texte montre l'importance de l'Histoire dans les débats politiques ainsi que dans le cheminement identitaire individuel des personnages. Le besoin de la révolte reflète l'ambiance dans la société québécoise qui était au seuil d'un changement sociétal radical, la Révolution tranquille.

La volonté de changer dissout dans l'inaction et dans le désaccord, les allusions historiques perpétuant les échecs, l'impossibilité de s'en libérer, le statut de martyr ; toutes ces facettes de la société québécoise sont traitées dans le roman de Jacques Godbout datant du début des années soixante du XX<sup>e</sup> siècle. Et elles étaient d'actualité encore de nombreuses années plus tard, comme en témoigne l'observation de Régine Robin publiée en 1993 :

Le Québec est un lieu postmoderne dont on ne peut jamais savoir s'il est une copie, un original, une version doublée d'un film qui n'existe pas, un labyrinthe impossible de contradictions entre son rapport au Canada, aux « Anglais », aux Amérindiens, à ceux qui parlent anglais, aux Immigrants, ces éternels fédéralistes en puissance ; avec son passé indigeste de la Grande Noirceur qu'on s'efforce de rendre un peu plus grise aujourd'hui [...]. Cette identité introuvable (heureusement !) ne serait-elle pas faite pour l'essentiel d'un effort inconscient qui vise perpétuellement à se trouver au bord de, sur le point de, sans jamais franchir le pas ; à en rester au mode subjonctif, dans le fantasme, dans une potentialité qu'il ne faut surtout pas actualiser ; sur le bord de l'indépendance, sur le bord de l'américanité, sur le bord du postmodernisme, sur le bord de la canadianté [...].

ROBIN 1993 : 223

## Bibliographie

- Dictionnaire biographique du Canada* [En ligne] [http://www.biographi.ca/fr/bio/riell\\_louis\\_1844\\_85\\_11E.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/riell_louis_1844_85_11E.html). Date de consultation : le 21 avril 2020.
- GALLICHAN, Gilles, 1994 : « Québec, été 1837 ». *Les Cahiers des dix*, 49, pp. 111–138.
- GODBOUT, Jacques, [1965] 1989 : *Le couteau sur la table*. Montréal, Boréal compact.
- JAROSZ, Krzysztof, 2003 : « Věcrine ou la saga des Galarneau ». *Études romanes de Brno*, n° L24, pp. 99–107.
- KYLOUŠEK, Petr, 2006 : « L'oralité dans la littérature canadienne-française et québécoise (Orality in French Canadian and Quebec Literature) ». *Verbum Analecta Neolatina*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 2006, VIII, n° 1, pp. 89–99.

- ROBIN, Régine, [1983] 1993 : *La Québécoise*. Montréal, Editions TYPO.
- TREMBLAY, Roseline, 1999 : «L'écrivain dans le roman québécois (1960–1995) : esquisse d'un sociogramme». *Littérature*, 113, pp. 65–81.
- VURM, Petr, 2006 : «Le héros québécois entre la découverte et la prise de conscience». In : Petr KYLOUŠEK, Max ROY, Józef KWATERKO, dir. : *Imaginaire du roman québécois contemporain*. Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. Figura, vol. 16, pp. 87–97.

## Notice biographique

**Natalie Mojžíšová** est doctorante à l'Institut de langues et littératures romanes à l'Université Masaryk à Brno en République tchèque. Sous la direction de Petr Vurm elle fait sa recherche sur la littérature montréalaise des auteurs d'origine juive.

natalie.mojzisova@gmail.com